

**Bernard Obadia**

***La Tempête***

*Roman pour adolescents*

# Marseille-Venise

## 1

- Olivier !, tu as vu ce titre ?  
— Non.  
— "*VOL AU MUSEE DE L'ACADEMIA, A VENISE*"  
— Ça alors !, Victor est au courant ?  
— Je ne sais pas, mais ça va sûrement l'intéresser !  
— Tu as ta carte de téléphone sur toi ?  
— Non, juste quelques francs.  
— Pas de cabine à pièces, dans le secteur.  
— Regarde, il y a un bar là-bas !

## 2

- Allô..., allô, Victor !...  
— Olivier ?  
— Oui, je suis avec Benoît, on revient de la Baie des Singes. Tu as lu *La Provence*, ce matin ?  
— Non.  
— Il y a eu un vol à Venise, au musée de *l'Academia*. C'est bien ce musée que tu comptes nous faire visiter ?  
— Oui, c'est ça ! Mais qu'est-ce que tu racontes, Olivier ? C'est un musée très bien protégé..., ils indiquent les titres des œuvres dérobées ?  
— Attend un moment, Victor. Benoît, regarde à l'intérieur, s'ils parlent des tableaux volés..., des titres... ?  
Benoît tourne fébrilement les pages et arrive à la rubrique "Etranger" où une courte dépêche de l'Agence France-Presse rapporte le vol.  
— Oui, il y a les titres !  
— Est-ce que l'article parle d'un tableau de Giorgione intitulé : *La Tempête* ?  
— Non, ils donnent d'autres titres mais pas celui-là. Tu veux que je te lise le passage ? Victor n'entend pas la question et dit avec soulagement.  
— Heureusement, *La Tempête* n'a pas été touchée.  
— C'est quoi, *La Tempête*, demande Olivier ?  
— Ecoute, c'est trop long à raconter au téléphone, venez tout de suite avec le journal, je vous expliquerai.

Sans s'attarder, Olivier et Benoît enfourchent leur vélo et traversent des ruelles enchevêtrées, bordées de pins parasol pour accéder à la Résidence du Roy d'Espagne. C'est au dixième étage du Bâtiment "Floréal", qu'ils retrouvent leur oncle, Victor Leister.

— Vous avez les cheveux mouillés, dit-il en ouvrant sa porte.

— Evidemment, on revient de la mer, lancent-ils en cœur.

— Où est le journal ?

— Tiens.

### **VOL AU MUSÉE DE L'ACADEMIA A VENISE**

**Etrange découverte, mercredi matin, au célèbre musée de Venise, L'ACADEMIA. Dans la nuit, 4 chefs-d'œuvre de Giovanni Bellini et formant un ensemble, ont été volés : La DESTINEE, La VERITE, La CALOMNIE et La SENSUALITE. Ce sont des œuvres de petites dimensions, 34 cm de hauteur sur 22 cm de longueur, faciles à dissimuler.**

**La police italienne se perd en conjectures sur la méthode utilisée par les voleurs car le musée est protégé la nuit par un système électronique qui empêche tout accès aux salles. Comment les voleurs ont-ils pénétré dans le musée sans déclencher l'alarme ? Disposaient-ils d'une complicité à l'intérieur de L'ACADEMIA ? En effet, la centrale électronique qui assure la sécurité de toutes les salles étaient coupée. Ainsi, les voleurs ont pu opérer en toute tranquillité et choisir des tableaux mondialement connus et faciles à exporter. Il n'en demeure pas moins que ces quatre chefs-d'œuvre restent très difficiles à négocier sur le marché de l'art. La police pense que ce vol a été commandité par des amateurs d'art et que les tableaux risquent de se retrouver dans quelque coffre, pour l'unique plaisir de quelques privilégiés.**

**C'est le troisième vol important que connaît l'Italie, depuis un an. Le premier avait touché le Musée des Offices à Florence, le suivant la Villa Borghese à Rome. Aujourd'hui avec ce nouveau vol, la police italienne estime qu'elle est en présence d'un gang international. Les frontières italiennes font désormais l'objet d'une surveillance renforcée.**

— Incroyable, incroyable, hurle Victor après avoir lu l'article à haute voix. Au lieu de renforcer "la surveillance aux frontières", la Direction des musées italiens feraient mieux de protéger ses chefs-d'œuvre.

— Au téléphone tu nous as parlé d'un tableau, il n'est pas sur la liste, demande Olivier ?

— Non, il n'ont pas touché à *La Tempête*. Pourtant c'est un petit tableau, lui aussi “facile à dissimuler...”

— Ah bon..., dit Benoît d'un air dubitatif.

— Eh bien mes enfants, vous ne pourrez pas voir ces tableaux. C'est bien dommage. Au fait, avez-vous commencé à préparer vos affaires ?

— Bien sûr, assure Olivier. On part toujours le 9 juillet ?

— Evidemment, j'ai même les billets. Puis soudain, Victor leur lance en plissant les yeux. Que faites-vous maintenant ?

— Rien !, répondent-ils d'une seule voix.

— Alors, restez, je dois bien avoir un paquet de pâtes, de la sauce bolognaise toute prête et de la mousse au chocolat dans le frigo...

### 3

Victor Leister, professeur d'Histoire de l'Art à l'Ecole d'Art de Marseille-Luminy, profitait d'un voyage d'études à Venise, pour emmener ses neveux visiter la cité des Doges. Pendant ce temps, la mère des deux garçons allait retrouver sa famille dans les Landes. Et de son côté le père, promoteur immobilier, se déplacerait en Provence pour surveiller divers chantiers.

Victor préparait un ouvrage sur Giorgione, un peintre vénitien, pas aussi connu en France que Michel-Ange ou Léonard de Vinci, mais une gloire à Venise, sa ville. Depuis le XVIe siècle, on avait écrit de nombreux textes sur Giorgione et chaque fois, on évoquait le caractère mystérieux de ses peintures. D'ailleurs, aujourd'hui encore, elles restent difficiles à expliquer.

Pour Victor, entreprendre la rédaction d'un livre représentait chaque fois un nouveau défi. Il choisissait volontiers des peintres sur lesquels de nombreuses énigmes planaient encore. Et cette attention dans la recherche de thèmes singuliers fascinait ses auditeurs à l'Ecole d'Art.

Victor avait déjà réuni beaucoup de notes pour cette nouvelle étude. Il avait lu tout ce qui était possible de lire en France et en Italie sur Giorgione. D'ailleurs, l'hiver précédent, il avait multiplié ses voyages à Venise, pour fouiner dans la fameuse bibliothèque Marciana. Mais en ce mois de juillet, il repartait une dernière fois, afin de vérifier d'ultimes informations sur le peintre. Et surtout, pour remplir ses yeux d'un tableau de Giorgione, un seul : *La Tempête*.

## 4

Olivier et Benoît, étaient tout excités à l'idée d'entreprendre leur premier voyage en Italie, et avec Victor comme guide particulier. Ils regrettaient de devoir quitter leurs copains mais ils étaient tout de même heureux de partager, durant huit jours, la vie de cet oncle très célèbre.

Par exemple, à *Wanderley-la-blanche*, la maison que la famille partageait, sur les hauteurs de Marseille, les livres de Victor étaient en bonne place dans la vitrine du salon. Et leur père, Richard, le frère de Victor, le citait souvent comme un exemple de sérieux et d'originalité. Il collectionnait même les articles publiés sur les ouvrages de son frère aîné et n'hésitait pas à assimiler Victor à un créateur. Ce que personne ne contestait. Mais sa façon de louer et d'admirer ce frère-là, sans n'avoir jamais lu un seul de ses livres jusqu'au bout était tout de même bizarre. Il proclamait d'un air triomphant et à qui voulait l'entendre, "Je suis le frère de Victor Leister". Quand il indiquait cette parenté, son regard s'éclairait de fierté. Mais parfois dans la même conversation, il n'hésitait pas à avouer : "A cause de mon travail, je n'ai jamais le temps de lire les ouvrages de Victor."

Ainsi, tous les articles, toutes les paroles qui évoquaient cet oncle, contribuaient à en faire, aux yeux de ses neveux, un être hors du commun. Et lorsque Benoît et Olivier le rencontraient à Noël, ou à l'occasion de certaines fêtes familiales, ils le harcelaient de questions sur ses voyages et sur ses découvertes.

C'est précisément cette curiosité qui engagea Victor à les emmener à Venise.

## 5

Dans la cité des Doges, ils séjournèrent à l'hôtel *Europa e Regina*, dont les fenêtres s'ouvraient sur le Grand Canal. "Quand on vient à Venise pour la première fois, assure leur oncle dans l'avion, on ne peut loger ailleurs que sur le Grand Canal !"

Tout Victor Leister était dans ce jugement : entier, exclusif, autoritaire. De cette autorité acquise durant sa carrière de professeur. Et précisément, leur oncle n'était pas professeur pour rien. Le programme de chaque journée obéissait à "un emploi du temps d'enfer".

— Quand on est à Venise pour huit jours seulement, on ne se lève pas à midi, mes enfants ! affirma-t-il, dès leur arrivée dans leurs chambres.

— Mais mon oncle, nous sommes en vacances, rétorqua Benoît avec quelque effronterie.

— Justement, vous êtes en vacances, et à Venise ! Comme vous ne pourrez pas compter sur votre père pour visiter à nouveau cette ville, il faut ren-ta-bi-li-ser notre séjour ! Trouver un équilibre entre les visites et mon travail !

Victor projetait ses mots comme des flèches.

— Tu emploies les mêmes termes que Papa !, risqua Benoît dans un sourire insolent.

— Que veux-tu dire ?

— Papa aussi, nous parle de rentabilité, d'équilibre, de...

Victor ne put attendre la fin de sa phrase pour lui répondre.

— Oui, mais votre PPPère, mon ffrère ! ! (il y avait dans sa voix un ton de dédain) est un affairiste. Il parle d'argent toute la journée, ses "valeurs" sont à la Bourse, pas dans l'Art ! Et les mots ont plusieurs sens. Les miens n'ont pas ceux que vous entendez à la maison.

— C'était pour rigoler, susurra Benoît entre ses dents.

— J'ai bien compris, mais ici vous n'allez pas vous ennuyer, je vous l'assure !

Olivier, qui était resté silencieux pendant tout cet échange, demanda de sa voix grave :

— Qu'allons-nous faire, mon oncle ?

— J'ai préparé un petit programme tout à fait précis, mais en même temps assez souple pour rendre votre séjour inoubliable.

— C'est clair !

— Alors, le matin je me fais réveiller à sept heures pour travailler un peu. A 8 h 30, la grasse matinée est terminée ! Je vous secoue. Vous vous douchez, vous vous habillez, et nous prenons ensemble notre petit-déjeuner au Salon de l'hôtel. A 10 h au plus tard, il faut que nous soyons dehors. Tantôt nous irons à *L'Academia*, tantôt au *Musée de la Casa d'Oro*, c'est tout près d'ici, sur le Grand Canal. Ou encore au Musée du XVIIIe siècle, *Casa Rezzonico*. Pas plus ! Nous visiterons "mé-tho-di-que-ment" une salle ou deux. Pas plus ! Et il rajouta, très sérieusement : "car on peut abîmer son regard, en passant trop vite devant des tableaux..." Entre 12 h 30 et 14 h, nous déjeunerons. Et l'après-midi, pendant que je travaillerai encore, vous aurez quartier libre, pour vous promener sans moi. La ville elle-même est un musée, vous vous en êtes aperçu en arrivant...

— Et le soir ?, demanda Olivier en relevant le menton.

— " Le soir ? " Eh bien le soir, à Venise, et avec moi, il commencera à 19 h au plus tard. C'est-à-dire que j'exige de vous voir à l'hôtel à 19 h précises, pas au-delà ! Nous dînerons ici ou ailleurs, puis nous irons au spectacle. Je n'ai pas encore établi de programme, mais ça ne saurait tarder.

“Ouf” pensa Benoît, tout en reprenant timidement :

— On aimerait bien sortir le soir, mon oncle.

— Vous sortirez, vous sortirez mes enfants. Mais à Venise, le soir, vous sortirez avec moi. J'ai l'intention de vous ramener tous les deux à Marseille, le jeudi 25 juillet.

Il prononça ces dernières paroles avec une telle fermeté dans la voix, qu'il semblait tout à fait impossible de contrecarrer sa détermination.

## 6

Pendant que Benoît et Olivier négociaient dans leur chambre sorties et programmes, une jeune fille brune aux yeux fiévreux se présenta à la réception de l'hôtel. Elle paraissait fébrile, anxieuse, comme menacée. Son épaule droite était agitée de tremblements et ses cheveux tout ébouriffés lui donnaient une allure négligée. Avant d'arriver devant le réceptionniste, elle lança autour d'elle des regards inquiets. Puis d'une voix forcée, elle demanda :

— Pouvez-vous m'indiquer la chambre de Monsieur Victor Leister? Il a dû arriver hier soir ou ce matin.

L'homme de la réception occupé à classer du courrier, chercha un instant sur un gros livre noir, puis lui répondit de façon très professionnelle.

— Le signore Leister est arrivé aujourd'hui en fin de matinée. Il occupe les chambres 406 et 408. Voulez-vous que je le prévienne ?

— Non, surtout pas ! Alors vous dites qu'il occupe deux chambres pour lui tout seul, lança-t-elle, étonnée ?

— Le signore Leister n'est pas seul. Il est accompagné de deux jeunes gens.

A l'écoute de cette précision, elle ne prit même pas la peine de remercier le réceptionniste qui la regarda, d'un air ahuri, tourner les talons vers la sortie. Dès qu'elle se retrouva dehors, elle marcha d'un pas pressé, toujours en tremblant. Elle emprunta un parcours compliqué que seule une vénitienne peut parfaitement connaître, traversa un dédale de ruelles qui s'éveillaient mollement. Et parfois sans même s'en apercevoir, elle heurta des touristes nonchalants qui levaient la tête vers des palais somptueux. Enfin, elle pénétra tout aussi résolument, dans le musée de *l'Academia*, mais par une entrée latérale, celle des appartements privés du Conservateur.

Monsieur Luigi Fortelli, Conservateur en chef du musée de *l'Academia*, était installé dans le magnifique salon du XVII<sup>e</sup> siècle qui lui faisait office de bureau. Dès l'arrivée brutale de sa fille, il se dressa et alla à sa rencontre.

— Père, il est donc bien arrivé à la date prévue, malgré la grève des contrôleurs aériens. Mais, il n'est pas seul.

— Comment ça, demanda le vieil homme, fort surpris ?

— Il est accompagné de deux enfants, dit la jeune fille, encore essoufflée.

— Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Au téléphone, il ne m'a jamais signalé qu'il venait avec deux enfants.

— Quand a-t-il téléphoné, père ?, demanda-t-elle avec des yeux accusateurs.

— Mais la semaine dernière, tu le sais bien, Silvana...

— Non, je ne sais rien, dit-elle sur un ton de reproche.

— Chaque fois qu'il vient à Venise nous passons une soirée ensemble et il me parle de ses recherches.

— C'est la première fois que j'entends ce nom.

— Silvana, ma chérie, je connais Victor Leister depuis des années. Il m'a même invité en 1985, à son école d'Art de Marseille, pour prononcer une série de conférences sur "Les Trésors de l'Academia". C'est l'un des grands spécialistes de l'art de la Renaissance. Il a un œil très aiguisé. Et maintenant, il "s'attaque" à Giorgione !

Luigi Fortelli prononça cette dernière phrase dans un souffle de dépit et une vague inquiétude plana dans son regard. A l'évidence, le projet de Victor Leister, semblait embarrasser le vieil homme aux manières aristocratiques. En face, Silvana ne semblait pas vraiment satisfaite par cette explication et demanda sans tarder.

— Pourquoi, voulais-tu savoir si ce professeur était arrivé ?

— Pour rien, heu...heu... , répondit le vieil homme, gêné par la brutalité de cette question.

— Tu me caches quelque chose. J'en suis sûre ! Tu ne me fais pas confiance... Tu me considères encore comme une enfant, je le sens... D'ailleurs, à Mamman aussi tu lui mentais, c'est pour ça qu'elle est morte si tôt...

En verbalisant ces mots tout son corps était agité de tremblements et face à elle, son père lui parla avec plus de prévenance.

— Silvana ma chérie, je t'en prie...

— Non, non, je ne veux plus t'écouter !, dit-elle en élevant la voix. Tu m'as envoyée là-bas sans me dire pourquoi ! Il sait quelque chose sur le vol de tableaux, j'en suis sûre. Tu me caches des choses, je le sens...

— Non, ce n'est pas ça, répondit Luigi Fortelli sur un ton qui se voulait rassurant. Je t'en prie Silvana, ne recommence pas. Tu m'as beaucoup aidé en allant à l'hôtel. Je veux faire une surprise à mon vieil ami, Victor Leister. C'est pour ça que je t'ai envoyée là-bas.

— Je n'en crois rien ! Tu me caches quelque chose ! J'en suis sûre ! Tu faisais déjà comme ça avec Mamman. Je le sens... D'ailleurs, tu aurais pu tout aussi bien téléphoner à cet hôtel, non ?

— Tu as raison, ma chérie, mais c'était l'occasion de te faire sortir un peu. Tu restes des semaines sans mettre le nez dehors.

— Assez de répéter la même chose, de vouloir "mon bien", jamais plus je n'accepterai d'espionner pour ton compte.

— Que vas-tu inventer encore, Silvana ?

— Et puis j'en ai assez, je vais dans ma chambre !

— C'est ça ma chérie, va te reposer.

Sur ces paroles, Silvana claqua la porte et emprunta l'escalier monumental qui conduisait à sa chambre.

A présent seul, Luigi Fortelli se tourna vers la fenêtre et scruta un instant quelques vénitiens en train de converser bruyamment puis, dit entre ses lèvres : "Je ne vais rien changer à mes plans. Il ne viendra pas à *l'Academia*, aujourd'hui, car il travaille toujours l'après-midi, je le connais : les matins, il les consacre aux musées. Ce soir, après la fermeture, j'aurai tout mon temps..."

## 8

Contrairement aux prévisions de Luigi Fortelli, Victor n'attendit pas le lendemain pour visiter *l'Academia* avec ses neveux. Certes, Victor, connaissait par cœur ce musée, mais il avait gardé au fond de lui l'impatience et l'enthousiasme propres aux enfants.

"Mé-tho-di-que-ment", comme il se doit, ils commencèrent par la salle I. Et devant chaque toile, Victor donnait l'impression de les découvrir pour la première fois car son émerveillement pour la peinture de la Renaissance italienne était entier.

Il était capable de rester près de dix minutes devant un tableau et d'en parler avec virtuosité. Il évoquait l'histoire de l'œuvre, les idées du peintre, l'Atelier auquel il était

rattaché, les techniques employées et même les nombreuses influences que ce peintre avait reçues. Pendant ses commentaires, plus rien n'existait autour de lui.

En outre, les explications de Victor étaient si précises, si documentées que Benoît, admiratif, confia à son frère quand ils s'arrêtèrent devant *Le Repas chez Levi*, de Veronèse.

— Il nous parle de ce tableau comme s'il avait vécu au 18<sup>e</sup> siècle et était resté auprès de l'artiste pendant qu'il peignait.

## 9

De la salle I, Victor prit la décision de se rendre sans plus tarder à la salle V. Et aussitôt il s'immobilisa, absolument ébahi, devant un tableau de la grandeur d'une page de journal : *La Tempête* de Giorgione.

— Regardez bien ce tableau mes enfants, il nous pose encore des questions. Nous ne savons pas vraiment ce que le peintre a voulu représenter.

— C'est cet éclair qui a donné le titre au tableau, affirma Olivier.

— Tu commences bien mon garçon, oui c'est ça ! Mais regarde, tout est serein malgré l'orage qui s'annonce. Cette jeune femme allaitant un nourrisson et qui pointe ses yeux vers nous. Elle nous regarde la voir. Et ce jeune homme, vêtu de rouge qui semble observer cette scène, où le calme préside.

— Et qu'est-ce qui te pose un problème, demanda Benoît en accrochant ses yeux à la représentation.

Victor lui répondit d'un air grave.

— Tu vas vite, Benoît. Je ne suis pas le seul, dans le monde de l'art, à qui ce tableau pose des questions. C'est même pour cette raison que j'ai décidé d'entreprendre un livre sur Giorgione. Vois-tu, sur la naissance, sur la mort de ce peintre, sur sa vie comme sur sa peinture, nous n'avons rien de précis. Il existe bien des informations, mais quand on les compare, elles se contredisent toutes. On pense qu'il n'avait que 34 ans lorsqu'il mourut et pire, on ne connaît même pas le nom de sa famille.

Olivier interrompit Victor en prenant un air mystérieux.

— Peut-être a-t-il tout fait pour effacer des traces, pour qu'on ne sache rien ou pas grand chose sur lui. Hier, tu nous disais que l'on ne doit pas expliquer les œuvres d'un peintre uniquement à travers sa vie.

— Je soutiens toujours cette idée, reprit Victor presque indigné par ce rappel. Cependant, rien n'est explicable avec Giorgione, ou si peu, qu'il est difficile d'étudier ses

tableaux sans considérer un peu sa vie à Venise, ses voyages en Europe, sa jeunesse, sa mère...

— Qui est cette femme, demande Benoît ?

— Tu poses cette question..., dit Victor en plissant les yeux de plaisir. J'ai mon idée là-dessus, peut-être sa propre mère jeune.

— Quelle idée ! s'exclama Benoît, Comment tu peux dire ça ?

— Excusez-moi les enfants, c'est un peu compliqué à expliquer, c'est même un peu tôt aussi pour en parler. C'est juste une intuition pour le moment... On sait que Giorgione était un enfant illégitime et selon moi, il aurait représenté sa mère en train de l'allaiter.

— Des parents pas mariés, c'est très banal ! alléqua Benoît en esquissant un sourire ironique.

— Tu m'as interrompu Benoît !, rétorqua Victor avec un certain agacement... Oui, aujourd'hui c'est fréquent ! Mais pas au 16e siècle ! C'était même une honte à l'époque. Et les enfants de ces couples, étaient appelés des "bâtards". Voyez-vous, l'idée que je veux défendre dans mon livre, c'est que le jeune homme qui regarde la scène dans *La Tempête* est précisément Giorgione qui s'est peint à l'âge où il a composé ce tableau.

— C'est très compliqué, tout ça !, lança Olivier en rapprochant ses sourcils.

— Non ! non ! c'est simple. Il s'agit du regard de Giorgione sur trois âges de sa propre vie : quand il était nourrisson, l'âge qu'il avait au moment où il a réalisé le tableau et l'âge de sa propre mère lorsqu'elle a enfanté.

Soudain il s'interrompit, s'approcha plusieurs fois du tableau puis recula. Ses yeux, paraissaient découper la représentation en mille fragments. Les deux garçons observaient son jeu sans broncher, s'attendant à de nouvelles révélations. Mais à la place, ils reçurent la plainte de Victor.

— Quelle histoire !! Je me suis présenté devant ce tableau des dizaines de fois, et je découvre encore des endroits inconnus. Aujourd'hui, avec vous, il me semble totalement différent, comme si à chaque fois, il changeait pour compliquer mes recherches.

— Tu en fais une personne, maintenant. Que veux-tu dire ? Risqua Olivier.

— Non, ce n'est pas ça, répondit Victor, mystérieusement. Ses couleurs me semblent différentes, les proportions des personnages aussi et même son âge. Que je sache, il n'a pas subi de restauration !

En parlant, il fronça si fort les sourcils, que son visage en devint presque méconnaissable. Après un moment d'hésitation, il reprit d'un ton sûr.

— Je me renseignerai auprès de Luigi Fortelli, le conservateur du musée. Je le connais bien !

Soudain, Victor fut gêné par un afflux de touristes qui se déversait dans la salle V et commença à reculer en lançant.

— Je reviendrai, je reviendrai demain ou dans la semaine... Je n'en ai pas fini avec ce tableau.

Les deux garçons étaient restés plutôt perplexes devant les interrogations de Victor car la faim les tenaillait. Aussi, Olivier lança : “Moi, maintenant j'ai très faim !” Et Benoît renchérit par un “moi aussi ” tout aussi déterminé.

— Mais nous avons déjeuné dans l'avion ! C'est incroyable !, j'ai deux neveux qui sont venus à Venise pour manger !, grommela Victor en les entraînant vers la sortie du musée. Allez, suivez-moi les gloutons, je connais une pâtisserie tout près d'ici.

Pendant qu'il se frayait un passage entre des paquets de touristes qui continuaient d'affluer vers la salle V, Victor ne vit pas le regard désolé d'un vieil homme, son ami Luigi Fortelli précisément, qui se tenait dans l'embrasement d'une porte et l'observait, en train de quitter *l'Academia*.

## 10

Dès le lendemain, Victor se mit au travail. Le matin, selon le programme prévu, il visita la *Casa Rezzonico* avec les deux garçons. Après le déjeuner, il s'enferma dans sa chambre d'hôtel, à l'abri de la chaleur moite qui couvrait Venise. De 15 h à 18 h 30, il eut le loisir de remplir des pages et des pages de sa fine écriture noire. Pendant ce temps, Olivier et Benoît visitaient les endroits les plus reculés de la cité en essayant de fixer sur la pellicule les palais et les places aux architectures si étonnantes. “Mais comme il est difficile, se répétaient-ils, de ne pas avoir devant l'objectif des morceaux de corps ou des ombres de touristes...”

En ce premier jour, ils achetèrent un guide historique de la ville, dépensèrent de l'argent sans retenue. Et, vers la fin de l'après-midi, épuisés, ils rentrèrent discrètement à l'hôtel pour enfouir leurs premiers achats dans l'armoire de leur chambre.

Le soir, Victor avait déjà prévu de les emmener à un spectacle de la *Comedia dell'arte*, (ou “comédie de fantaisie”) genre théâtral italien qui laisse une grande part à l'improvisation des acteurs, masqués et gesticulants. En été, les représentations étaient données en plein air, sur ces places magiques que l'on découvre par hasard en se perdant dans les rues de Venise. Les deux garçons éclataient de rire devant tant d'extravagance. Et immédiatement, la découverte de cette forme théâtrale participa à la fascination que la ville exerçait déjà sur eux.

Venise était si irréelle dans sa conception architecturale, que l'on pouvait aisément penser à un décor de cinéma, traversé par des figurants de toutes nationalités. Pourtant, les façades, les maisons, les palais, n'étaient pas en carton-pâte, certains avaient plus de huit siècles. Et dans les jours qui suivirent, ils surprenaient chaque fois le même phénomène :

Venise pouvait se voir modifiée totalement selon l'heure, la lumière et les silhouettes qui la peuplaient.

## 11

Après sa première visite à *l'Academia*, Victor ne résista pas au plaisir de revoir *La Tempête*, mais cette fois sans la présence des garçons. Il les abandonna sur une place Saint-Marc baignée d'un air chaud et brillant, et retourna à la salle V de *l'Academia*.

Un essaim de touristes était encore agglutiné devant le tableau, aussi dut-il attendre cinq bonnes minutes avant de pouvoir s'en approcher. Enfin, quand il se présenta devant le chef-d'œuvre, il reconnut immédiatement une *Tempête* qu'il avait toujours vue. Et cet hiver encore.

Pourtant, le jour de leur arrivée à Venise, il avait observé de nettes différences dans les proportions des personnages, dans l'application de la couleur comme dans le vieillissement du tableau. Seul le cadre semblait correspondre. Un doute soudain, l'envahit. Sa vue avait-elle subi quelques dommages ? Avait-il imaginé des différences qui n'avaient jamais existé réellement ? Ou pire, s'étaient-elles volatilisées ? Les questions surgissaient, et Victor commençait à mettre en cause ses capacités à apprécier ce chef-d'œuvre.

Il demeura encore de longues minutes face au tableau, en détaillant partie après partie toute la représentation, et sans l'ombre d'un doute, il reconnut "sa" *Tempête*. "L'autre", celle qu'il avait commentée voilà deux jours à ses neveux avait été probablement déformée par la fatigue et l'excitation du voyage. Sans s'attarder inutilement, il décida de rentrer à l'hôtel, afin de travailler un peu avant le retour des garçons.

Mais en arrivant, quelle ne fut pas sa surprise en constatant que sa chambre avait été visitée durant son absence. Certes, la femme de chambre avait fait le lit et réuni sur la commode les quelques affaires qui traînaient çà et là. Mais la valise et l'armoire avaient été ouvertes et on avait éparpillé au sol des livres, son manuscrit, ainsi que des photocopies d'articles recueillis à la bibliothèque Marciana. En apercevant ce désordre, Victor dit tout haut : " C'est bizarre, ils ont sorti toutes mes notes sur Giorgione, mais ils n'ont rien emporté de précieux."

En effet, rien n'avait été dérobé. A l'évidence, les visiteurs s'étaient plutôt intéressés aux dossiers de Victor sur *La Tempête*, et moins à des objets de valeur. Il se montra très perplexe sur la nature de cette incursion. Y avait-il à Venise des voleurs capables de compulsier les notes d'un ouvrage en cours ? Avaient-ils été dérangés avant de pouvoir ravir des objets plus monnayables ? Il demeura figé au centre de la pièce, perdu dans ses pensées

alors que des idées se télescopiaient dans la tête : “une *Tempête* étrange le premier jour” ; “ma” *Tempête*, reconnue tout à l’heure” ; “vol de tableaux à l’*Academia*” ; “inconnus dans ma chambre, aujourd’hui”. Épuisé par ces mots qu’il tournait dans tous les sens, il lâcha comme pour se soulager : “Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ?” Finalement il décida de ne pas en parler à la Direction de l’hôtel comme aux garçons et se mit à ranger la chambre.

En fin d’après-midi, il retrouva Benoît et Olivier qui revinrent encore, les bras chargés de paquets. Ce soir, ils dînaient au restaurant de l’hôtel et notamment à la table d’un couple de touristes suisses qui avait reconnu Victor pour avoir assisté à l’une de ses conférences, à l’Ecole d’Art de Genève.

La soirée passa lentement, dans l’euphorie douce de cette rencontre imprévue. Mais à certains moments, Victor était songeur, son regard le portait ailleurs... Pensait-il à *La Tempête* ? A ses troubles de vision ? Aux visiteurs inconnus du matin ?

## II Où est Victor ?

### 1

Des rais de lumière, découpés par les stores vénitiens, se croisaient sur le lit d'Olivier et mordaient son visage. Gêné par ces traces importunes, il ouvrit un œil, et le porta aussitôt vers le lit à côté. Benoît était encore avalé par le sommeil. Près de lui, il aperçut le réveil de voyage qui affichait 9 h 05. D'un bond Olivier sauta du lit, fonça sur son frère et le secoua énergiquement.

— Benoît ! Benoît, il est plus de neuf heures du matin ! Lève-toi mon vieux!

— Qu'est-ce qui se passe ?, demanda le garçon sans parvenir à décoller ses paupières.

— Il est plus de 9 h et nous sommes en retard pour le petit déjeuner !

Dans un ultime effort, Benoît dressa la tête et murmura péniblement.

— Si il est plus de 9 h, Victor s'est endormi lui aussi. Va voir à côté.

— Non ! Pour une fois qu'il dort un peu le matin, laissons-le tranquille. Faisons lui la surprise d'être prêts avant qu'il se lève. Allez debout p'tit frère ! !

— C'est "l'ancien" qui parle..., marmonna Benoît en enfonçant sa tête dans l'oreiller.

En moins d'une demi-heure, ils se retrouvèrent dans le Salon Bleu de l'hôtel, rempli de touristes Allemands et Japonais qui conversaient bruyamment autour de plans et de guides, imprimés dans leur langue respective.

Les deux garçons avalèrent goulûment une assiette de Bai-cola, des gâteaux secs, légèrement sucrés et plusieurs tasses de chocolat au lait. Entre deux bouchées, ils surveillaient l'entrée du Salon, pensant apercevoir Victor se précipiter vers eux. Mais le temps passa, il était déjà 10 h 20 et leur oncle avait peut-être, comme les nourrissons, confondu le jour avec la nuit...

— Visiblement, il a besoin de sommeil, dit Benoît. Allons nous promener un peu, j'ai repéré hier, Via Marzo, un magasin de masques, tu verras, ils sont extraordinaires.

— Et Victor, demanda Olivier ?

— Nous le retrouverons pour le déjeuner. Il va faire une tête, lui qui veut toujours tout maîtriser, et le temps en particulier. On lui rapportera un masque pour le faire changer de figure.

— Excellente idée, allons-y !

## 2

Ils revinrent à l'hôtel un peu avant midi, avec un paquet dans chaque main et Benoît proposa aussitôt :

— Passons au restaurant, Victor doit nous y attendre.

— OK, mais si on entrait avec nos masques, proposa Olivier.

— Excellente idée !

Olivier passa le masque de Pantalon, Benoît celui d'Arlequin, et ils pénétrèrent dans la salle de restaurant. Immédiatement tous les regards convergèrent sur ces deux apparitions. A mesure qu'ils avançaient, des rires fusaient, agrémentés de commentaires prononcés en plusieurs langues. Devant le petit désordre qu'ils provoquèrent, un maître d'hôtel accouru à leur rencontre et leur dit dans un français parfait :

— Messieurs, c'est l'heure du déjeuner et vous ne pouvez pas entrer comme ça au restaurant !

Entre deux bouffées de rire, Olivier eut le temps de dire avant d'ôter son masque.

— Nous cherchons notre oncle, Monsieur Victor Leister, nous sommes la chambre 406-408. Où déjeune-t-il ?

De façon très distinguée, le Maître d'hôtel répondit en relevant le menton.

— Nous n'avons pas encore vu Monsieur Leister, ce matin..., vous êtes ses neveux, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça, répondit Olivier en retenant son fou-rire.

— Je suis désolé, répliqua le Maître d'hôtel, d'un air pincé. Mais avez-vous pensé à voir dans sa chambre ?

— Bien dit, l'ami, lança Benoît en reculant vers la sortie.

Ils quittèrent le restaurant, sous les visages amusés des touristes et s'engouffrèrent dans le premier ascenseur qui se présenta à eux.

## 3

Sur la porte en chêne massif qui les séparait de la chambre de Victor, ils frappèrent quelques coups timides qui ne produisaient aucune résonance. Puis, voyant que rien ne bougeait de l'autre côté, ils appliquèrent sur le bois vernis des coups plus fermes. Mais derrière, le silence régnait toujours. Finalement, Olivier prit l'initiative de tourner la poignée et de pénétrer dans une chambre déserte, dans laquelle planait une vague odeur d'encens naturel.

— Tu sens cette odeur, demanda Olivier ?

— Oui. Mais regarde, le lit n'est pas défait, Victor n'a pas dormi ici !, lança Benoît sur un ton de reproche.

— C'est impossible, assura Olivier, je l'ai entendu hier soir, fermer la porte de sa salle de bain, pendant que nous étions au lit.

— Il a bien pu fermer la salle de bain, et partir. Ou peut-être, est-il sorti très tôt ce matin, pour se rendre dans un musée.

— C'est impossible ! rétorqua Olivier, fermement. C'est impossible, car cette nuit, n'arrivant pas à m'endormir, j'ai dû aller dans sa chambre pour récupérer un livre et je t'assure qu'il dormait d'un sommeil lourd et bruyant. D'ailleurs, toi aussi, tu ronflais !

Benoît hocha la tête en forme d'affirmation et dit en avançant vers l'armoire.

— Cela ne contredit pas ma seconde idée. Il est encore devant *La Tempête*, et il a pensé que nous pourrions bien nous débrouiller sans lui.

— Mais regarde, Olivier, c'est étrange, les penderies sont vides. Toutes ses affaires ont disparu.

— Qu'est-ce tu racontes !, dit Benoît en examinant l'intérieur de l'armoire. Mais oui, tu as raison... Allons à la réception !

La réception n'avait pas vu sortir le "signore" Leister ce matin. Et il fallait attendre l'équipe du soir pour savoir si Victor avait quitté l'hôtel dans la nuit. En revanche, on leur remit une enveloppe bleue pâle frappée aux armes de l'*Hotel Europa e Regina*, et qui avait été déposée dans leur casier. Olivier décacheta fébrilement le pli, et reconnut immédiatement l'écriture fine de Victor. Il entraîna son frère dans un coin du salon et déchiffra à haute voix un texte écrit à la hâte.

*Je vous donne rendez-vous à 14 h 30 à "La Residenza", Calle della Pietà.*

*Demandez Monsieur Víctor Guiramand. Je vous expliquerai.*

*Et surtout ne parlez à personne de ce mot.*

*Victor*

Olivier, qui d'habitude affichait fort peu ses émotions, pointa un regard effaré sur son frère, sans pouvoir prononcer un seul mot. Devant cette surprise, Benoît eut la force de dire en élevant ses bras vers le plafond.

— C'est incroyable ! Incroyable ! Victor nous étonnera toujours ! Mais qu'est-ce qui lui a pris... ? Allons-y, tout de suite, je ne pourrais pas attendre jusqu'à 14 h 30 !

Un peu avant l’horaire prévu par Victor, les deux garçons se présentèrent devant un minuscule hôtel caché au fond d’une rue sans issue où ils furent reçus par une “Mamma” italienne visiblement occupée à préparer un plat aux aubergines. Benoît eut besoin de vérifier le nom écrit sur le papier avant de demander la chambre de “Monsieur Guiramand” d’un ton forcé qui trahissait son inquiétude. Dans un fort accent du Sud, la “Mamma” leur indiqua d’un geste large, un escalier étroit au bout duquel “ils trouveraient la chambre 104.”

Victor qui les avait guettés depuis sa fenêtre, se tenait devant la porte et les accueillit dans un large sourire. Mais quelle ne fut pas leur surprise en découvrant que celui-ci s’était paré d’une barbe postiche et avait habillé ses yeux de lunettes rondes qui lui donnaient un vague air d’intellectuel russe du début du siècle. Il s’effaça devant eux et ferma la porte d’une chambre modeste où la lumière parvenait difficilement, car l’unique fenêtre s’ouvrait sur un mur d’angle.

— Ne vous inquiétez pas, lança Victor d’un ton énergique et qui se voulait rassurant, je vais vous expliquer.

Benoît ne put s’empêcher de dire aussitôt et sur un ton ironique.

— Tu prends de l’avance sur l’heure du Carnaval...

— Oui, qu’est-ce qui se passe ?, renchérit Olivier.

— Asseyez-vous sur le lit, je vais vous expliquer.

Au début, il fut difficile aux deux garçons de fixer leur attention sur les toutes premières paroles de cet oncle qu’ils reconnaissaient sous son maquillage mais qui en même temps présentait un visage étrangement assombri par cette barbe et ces lunettes cerclées. Cependant, à mesure que Victor déroulait ses phrases, ils l’écoutèrent en écarquillant un peu plus les yeux.

— Mes enfants, je suis obligé de monter une petite mise en scène, pour comprendre une énigme qui me touche personnellement.

— Quoi ?, lâcha Olivier à la figure de Victor en faisant claquer le mot.

— Tout ce que je vais vous demander de faire doit rester un secret absolu entre nous. Pour continuer, il se mit à parler plus bas, tout se rapprochant d’eux. J’ai décidé de disparaître et, pour tout le monde, vous ne savez pas où je suis. J’ai pris cette décision dans la nuit, car je n’étais pas en mesure d’attendre plus longtemps.

— Tu aurais pu nous en parler à l’hôtel, dit Benoît sur un ton de reproche.

— Comprenez-moi, il fallait, pour que ma mise en scène soit vraisemblable auprès du personnel de l’hôtel que vous passiez quelques heures à me chercher.

— Alors, quoi ?, s’impatenta encore Olivier.

— Je fais cela pour comprendre les raisons qui poussent certaines personnes à s'intéresser à mon livre sur Giorgione. Je suis donc obligé de passer par une disparition simulée et ainsi brouiller les pistes.

— Je ne comprends toujours pas, insista Benoît, presque agacé par tant de mystères.

— Ecoutez-moi. Pendant que j'étais à *l'Academia* hier matin, ma chambre a été visitée, et le manuscrit de mon livre sur Giorgione, consulté. Le soir au restaurant, je n'ai pas voulu vous en parler, pour ne pas vous inquiéter. La nuit venue, impossible de trouver le sommeil, alors, après une longue réflexion, j'ai pris la décision d'inventer une disparition, de me cacher ailleurs, pour comprendre ce qui pousse certaines personnes à fouiller dans mes affaires.

Sceptique devant ces explications, Olivier ne put s'empêcher de faire état à nouveau de son impatience en disant :

— Tout cela ne nous dit pas grand chose sur tes soupçons. Qui peut en vouloir à ton livre sur Giorgione ?

— J'ai mon idée là-dessus, mais il est trop tôt pour en parler...

— Moi je sais ! , lança Benoît en forme de défi. C'est un de tes étudiants de l'Ecole d'Art qui nous a suivis depuis Marseille et qui veut voler tes idées sur Giorgione.

— Belle idée, répondit Victor, admiratif, mais aucun de mes élèves n'est assez audacieux pour tenter une telle opération. Non, c'est plutôt à Venise que je dois chercher les coupables.

— Mais alors, qui ?, insista Olivier en ouvrant les bras.

— C'est ce que je cherche à apprendre. Il semblerait que ce que j'écris en ce moment sur Giorgione et sur *la Tempête*, gêne certaines personnes...

— Je n'arrive pas y croire dit Olivier en se grattant le crâne.

— Et pourtant je veux en avoir le cœur net. En disparaissant, je complique les choses car je vais faire savoir que je détiens des informations essentielles.

— Et comment ?, demanda Benoît, naïvement.

— Mais par vous mes chers enfants. Je vais vous expliquer, continua Victor sur un ton enjoué qui trahissait visiblement le plaisir qu'il prenait à ce montage. Vous allez rentrer à l'hôtel, signaler ma disparition au directeur et lui dire qu'hier après-midi, un inconnu s'est introduit dans ma chambre pour la fouiller. Vous laisserez entendre que cet inconnu voulait mettre la main sur des documents importants sans savoir que je les gardais en permanence sur moi.

— C'est tout ?, demanda Olivier quelque peu stupéfait.

— C'est déjà pas mal, rétorqua Victor. Ces informations vont être répercutées par la presse et parvenir aux personnes qui s'intéressent à mon livre.

— Mais on risque de nous renvoyer en France, précisa Olivier en pensant aux conséquences de cette histoire.

— Rassurez-vous, pas tout de suite, car les événements jouent pour nous. Les aiguilleurs du ciel italiens sont en grève, aucun avion ne décolle ni n'atterrit sur le sol italien. D'ailleurs, votre père a quitté Marseille et personne ne sait où se trouve votre mère, à part nous trois. Quand la Police vous interrogera, vous direz que votre famille est en voyage et que vous préférez attendre un peu à Venise. Votre séjour est payé depuis Marseille, il s'agira pour vous d'occuper vos journées et de me retrouver ici à des heures précises.

— Quelle histoire, quelle histoire, maugréa Benoît en renvoyant à l'arrière de son crâne une mèche qui obscurcissait sa vision.

— Ma disparition va produire beaucoup d'agitation, continua Victor. D'ailleurs, je compte sur ça ! Vous verrez, je suis sûr que je vais découvrir dans peu de temps une drôle d'affaire. De votre côté, jouez le jeu, et surtout n'en parlez à quiconque.

— Et maintenant qu'est-ce qu'ont fait ?, demanda Olivier.

— L'un des meilleurs glaciers de Venise nous tend les bras au coin de la rue, une petite coupe vous rafraîchira l'esprit.

— Tu vas pas sortir comme ça !, s'indigna Benoît en faisant des yeux ronds.

— Et pourquoi pas ? Tu ne disais pas à Marseille que les professeurs sont aussi des comédiens...

## 5

En quelques heures, tout alla très vite. La police italienne ouvrit une enquête, et un jeune inspecteur, Dino Pueyo, nouvellement nommé à Venise, interrogea longuement les "deux neveux". Olivier et Benoît furent également pris en charge par un jeune diplomate, délégué par le Consulat de France à Venise, un certain Jean-François de Montalembert qui tenta de prévenir les parents à Marseille, mais sans succès. Le personnel de l'hôtel, d'un seul mouvement, se mit à plaindre la situation des deux "bambini" et les entoura d'une attention assez étouffante.

Dès le lendemain, toute une machinerie judiciaire et médiatique se mit en branle. Les journaux locaux, ne négligeant pas le sensationnel, évoquèrent à grands titres, "la disparition d'un "célébrissime" professeur français d'Histoire de l'Art". A l'évidence, Victor semblait plus connu en Italie que dans son pays. Pour la plupart, ces quotidiens affichaient une ancienne photo où l'on voyait un Victor Leister plutôt jeune, derrière un pupitre, alors qu'il prononçait une conférence à l'université de Bologne. Et tous ces journaux s'interrogeaient sur "le lien possible entre le vol à *l'Academia* et la disparition de Victor Leister". Nos "victimes" présentaient des figures dignes, devant le drame qui se jouait contre eux, et surtout contre la

suite de leur séjour. Cependant rien, dans leur regard comme dans leur attitude, ne laissait transparaître leur secret.

## 6

Par l'effet d'un troublant hasard, le lendemain de la "disparition" de Victor, le quotidien LA REPUBBLICA publia en première page, la photo d'un canot à moteur dans la lagune de Venise avec ce titre :

### **LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ACADEMIA RETROUVES**

**C'est au cours d'un simple contrôle de routine, que les policiers vénitiens ont découvert, enveloppés dans des couvertures, les chefs-d'œuvre, récemment dérobés à l'Academia, cachés au fond d'un canot à moteur. Les deux occupants de l'embarcation ont été arrêtés et sont actuellement interrogés par la police. Il semblerait qu'ils fassent partie d'un gang international chargé de piller les musées italiens. La police essaie de connaître l'identité des commanditaires et ses soupçons se portent vers de riches amateurs vivant à Lausanne, en Suisse.**

**Les quatre tableaux n'ont, semble-t-il, pas souffert de ce vol. Mais, à la surprise générale, les deux experts, chargés de vérifier l'état des œuvres, estiment que "La VERITE" et "La SENSUALITE", sont des copies. Monsieur Luigi Fortelli, conservateur en chef de l'Academia, a confirmé l'expertise. Plusieurs questions se posent maintenant aux autorités italiennes : comment les voleurs, ont-ils pu faire réaliser, en moins de trois jours, deux reproductions ? Où sont les tableaux authentiques ? Et surtout, à qui sont destinés ces faux ? A première vue, la police vénitienne pense que les voleurs voulaient satisfaire deux commanditaires, mais cette hypothèse apparaît invraisemblable si l'on songe que des collectionneurs sont tout à fait capables de reconnaître des faux grossiers. En outre, cette affaire se complique par la disparition de Victor Leister, professeur français d'Histoire de l'Art et qui séjournait à Venise en compagnie de ses deux neveux. La police se demande si les deux affaires sont liées.**

Victor, au fond de la chambre sombre et étroite de *La Residenza* découvrit cet article avec intérêt, en trouvant étrange que deux faux Bellini sur quatre furent retrouvés. Il repensa aussitôt à *La Tempête* et finit par se dire que l'exemplaire qu'il avait vu la première fois avec les deux garçons était probablement un faux, lui aussi. Cette hypothèse le plongea dans une grande perplexité et il prit la décision de se retourner sans plus tarder au Musée.

## 7

Au même moment, à *l'Accademia*, Luigi Fortelli, dans son bureau, consultait la liste des œuvres qu'il devait prêter à divers musées dans le monde. Soudain, la sonnerie stridente du vieux téléphone en bakélite résonna dans la pièce. A l'autre bout, la voix affolée de sa secrétaire bousculait ses mots pour lui dire que sa fille, un couteau de cuisine en main, avait été interceptée à la salle V, devant *La Tempête*, par deux gardiens du musée. Ils retenaient actuellement Silvana dans un local technique et attendaient l'arrivée de son père. Le vieil homme, pris de tremblements, lâcha les feuillets qu'il tenait en main et lança un "j'arrive" douloureux. Il quitta précipitamment son bureau sans même fermer la porte, traversa une enfilade de couloirs, au milieu de visiteurs à peine surpris par "le vieux monsieur pressé" et gagna un local moderne pratiqué sous un escalier de marbre. Dès son arrivée, il aperçut Silvana qui pleurait et se débattait dans les bras des deux gardiens. Tout en la maîtrisant avec beaucoup de précaution, ils invoquaient "le mal qu'elle aurait pu se faire avec le couteau".

Quand Luigi Fortelli remarqua les yeux révoltés de sa fille, il blêmit de frayeur et eut des difficultés à prononcer un mot. Les deux gardiens, comprenant que l'arrivée du père ne la calmait pas, proposèrent de la raccompagner jusqu'aux appartements privés du conservateur. Mais Luigi Fortelli préféra d'abord rester seul avec Silvana, en l'entourant avec douceur pour tenter de l'apaiser. Des larmes épaisses coulaient jusqu'aux commissures de ses lèvres et sa poitrine était encore soulevée par des sanglots qui embarrassaient sa respiration. Loin derrière elle, posé sur une tablette métallique, Luigi Fortelli reconnut la lame brillante du couteau de cuisine qui leur servait à découper les rôtis. Pendant ce temps, les deux gardiens postés devant la porte tentaient de disperser les témoins de la scène qui essayaient d'apercevoir ce qui se passait à l'intérieur.

Au bout d'un moment, Silvana sortit au bras de son père, le visage creusé par les larmes et ils traversèrent lentement un couloir humain de visiteurs qui s'écartaient devant eux.

## 8

Le médecin des Fortelli, Roberto Savinia, aussitôt prévenu par la secrétaire, les attendait devant l'entrée de la chambre de Silvana et fit signe au père de s'effacer. La jeune fille le considéra avec indifférence alors qu'il extrayait de son cartable la piqûre rituelle qu'il lui faisait à chaque crise et qui la plongeait aussitôt dans un sommeil profond. Quelques instants plus tard, Roberto Savinia laissa la jeune fille aux traits tirés, qui contractait encore ses paupières en dormant.

Quand il rejoignit à l'étage inférieur le bureau de Luigi Fortelli, il découvrit le vieil homme écrasé dans son fauteuil, le visage caché derrière ses mains. Le médecin s'installa face à lui, alluma un épais cigare et considéra longuement le conservateur d'un des plus grands musées d'Italie complètement désarmé par la violence de cette nouvelle crise. Au bout d'un moment, Roberto Savinia se pencha vers son ami et lui dit, de la voix rocailleuse d'un fumeur :

— Luigi, vous m'avez encore fait appeler pour votre fille, mais la prochaine fois c'est pour vous que je vais devoir venir.

Le vieil homme ne semblait même pas importuné par l'épaisse fumée qui léchait son visage et resta immobile derrière ses mains.

— Vous ne pouvez plus attendre, lâcha le médecin tout en serrant le cigare entre ses lèvres.

A ces mots, Luigi Fortelli découvrit des yeux humides et dit avec effort :

— Je sais ce que vous allez encore me dire...

Le médecin tira profit de cette réponse pour l'engager à continuer :

— Dites-moi au moins si elle suivait son traitement ?

— Comment savoir, Roberto, si elle prend régulièrement ses médicaments, je ne peux être constamment derrière elle.

— Vous connaissez la solution, Luigi...

A ces mots, les yeux de Luigi Fortelli se contractèrent et il lança dans un souffle d'indignation qui souleva toute sa poitrine :

— Je ne veux pas entendre parler de l'hôpital, entendez-vous !

Le médecin avala sa salive puis reprit sur un ton conciliant.

— Voilà des mois que sa vie est menacée et chaque jour je m'attends à un acte irrémédiable.

— C'est pas à elle qu'elle en veut, dit Fortelli en cherchant où accrocher son regard.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez vous asseoir près de moi, je vais vous expliquer...

Luigi Fortelli se pencha vers son ami et se mit à lui parler tandis que, juste au-dessus du bureau, Silvana dormait profondément, sous l'effet de la piqûre.

Pendant que Luigi Fortelli se confiait à son vieil ami, à l'entrée de *L'Academia*, au milieu d'une longue chaîne de touristes, Victor, affublé de sa barbe postiche, de ses lunettes rondes, attendait sagement son tour. Pas question pour lui d'user de son entrée permanente au musée, alors que la police italienne recherchait : "Un professeur français, mystérieusement disparu".

Quand il gagna la salle V, il se mêla volontairement à un groupe d'américains plutôt bruyants qui entourait cette *Tempête* si célèbre. Devant le tableau, un jeune guide italien, dans un anglais approximatif, évoquait l'histoire de l'œuvre et de son auteur. Victor n'écouta rien du commentaire, en revanche il reconnut sans effort, *La Tempête* aperçue lors de sa toute première visite. C'est-à-dire un "exemplaire" tout à fait différent du tableau qu'il avait toujours étudié. Pour Victor, il n'y avait plus l'ombre d'un doute : ce tableau était un faux. Sa longue habitude des œuvres de la Renaissance, lui permettait de distinguer immédiatement un tableau de près de cinq siècles, d'une copie encore fraîche. Désormais, la substitution ne faisait plus de doute.

Ainsi, l'après-midi de son arrivée, en compagnie de ses neveux, quand il avait été soudainement troublé par le tableau, il n'avait pas rêvé, mais s'était bien présenté devant une pâle copie. Entre temps, on avait réinstallé la vraie *Tempête*, puis on avait accroché une nouvelle fois cette copie. Si une personne était en mesure de substituer à loisir des œuvres authentiques par des copies, elle ne pouvait bénéficier, pensait-il, que "d'une complicité à l'intérieur du musée". La conviction de Victor ne souffrait plus aucune hésitation.

En même temps, Victor ne put s'empêcher de songer au vol des quatre œuvres de Bellini, retrouvées récemment lors d'un banal contrôle de police. Deux tableaux sur quatre étaient des copies ; *La Tempête* une copie, également. Le mystère était entier. Et si *L'Academia* était devenu un musée prestigieux mais rempli de faux ?

Pas question de s'attarder plus longtemps au musée. Victor se retirera discrètement, tout en songeant aux personnes capables de procéder impunément à de telles substitutions. Que gagnaient-elles à ce jeu là, puisqu'elles pouvaient sans risque aucun, remettre en place l'œuvre originale ? Tout en marchant vers le café Florian, il rassembla ses idées et se souvint que le conservateur de *L'Academia* avait été prévenu de son projet de livre sur Giorgione, comme de sa date d'arrivée. Pour Victor, de telles manipulations ne pouvaient être possible sans la complicité du conservateur. Aussi, ses soupçons se portèrent naturellement sur Fortelli, mais en même temps, il trouva cette idée totalement saugrenue et se dit : "Que peut gagner le vieux Fortelli à ce jeu-là ?"

### III. La maladresse de Victor

#### 1

Benoît et Olivier passaient leur seconde nuit à *L'Europa e Regina* depuis la “disparition” de Victor. Et le directeur de l’hôtel, toujours aussi prévenant, s’inquiétait de leur santé et chargea chaque membre du personnel de leur accorder une attention toute particulière. D’ailleurs, pour sortir dans la journée et retrouver Victor à la *Residenza* ou dans un Café, il leur fallait déjouer la surveillance quelque peu étouffante dont ils étaient l’objet. Et le soir, suivant les conseils de l’Attaché du Consulat de France, ils étaient invités à ne pas s’attarder dans les rues de la ville. Du réceptionniste à la femme de chambre, chacun les couvait en attendant que les parents se manifestent. Précisément, aucune nouvelle ne parvenait de Marseille malgré les tentatives répétées des autorités françaises et italiennes. Benoît et Olivier redoutaient plus que tout que la police ne parvienne à entrer en contact avec leur père, à qui il arrivait, entre deux visites de chantier, de passer une nuit à *Wanderley-la-Blanche*.

Tous ces événements avait modifié sensiblement la nature de leur séjour. Le programme “d’enfer” prévu par Victor était profondément bousculé et cela n’était pas sans les réjouir car la mise en scène à laquelle ils participaient leur demandait une attention de tous les instants. Ainsi se dévoilèrent en eux des talents insoupçonnés de comédiens...

Aujourd’hui, les deux garçons devaient retrouver Victor à la terrasse du célèbre café Florian de la place Saint-Marc. Et Benoît s’étonna que ce nouveau rendez-vous soit programmé dans un endroit si exposé. Mais Victor, qui n’était jamais en peine d’explications singulières, leur avait affirmé au téléphone que “deux jeunes garçons victimes de la disparition de leur oncle accompagnateur, devaient être vus dans les endroits les plus courus.” Ce que Victor n’avait pas prévu c’est l’opiniâtreté de l’inspecteur Dino Pueyo qui se présenta deux fois à l’hôtel pour “l’enquête” et ne trouva jamais “les jeunes français”. Aussi, quand il les aperçut de loin, sur la place Saint-Marc, marchant d’un pas décidé vers le café Florian, il choisit de les rejoindre. Mais quand l’inspecteur les vit embrasser chaleureusement un homme d’un certain âge, portant des lunettes rondes et une “barbichette”, il s’arrêta près d’un porche et observa la scène de loin. Contrairement à leurs allégations, les deux garçons semblaient fort bien connaître un résident vénitien, allant jusqu’à l’embrasser, alors qu’ils avaient assuré n’avoir aucun “contact” à Venise et moins encore “de la famille”.

Sur cette rencontre, Dino Pueyo voulait avoir “le cœur net”, comme on dit en français. Il longea le Palais des doges en se mêlant à des touristes bariolés et rejoignit par la gauche le Café Florian. Au moment où il accéda à la terrasse, la table à l'arrière des deux garçons et du vieux monsieur à la tête de Russe, se libéra. Sans hésiter, il s'y installa discrètement alors que le trio riait et conversait bruyamment. A leur écoute, il ne tarda pas à comprendre que l'inconnu à la barbichette n'était autre que “le” Victor Leister, mystérieusement disparu...

Désormais, l'enquête changeait de nature et il se dit en lui-même : “je ne vais plus les lâcher d'une semelle.”

## 2

L'inspecteur se demanda un instant s'il devait prévenir le consulat de France et notamment Jean-François de Montalembert. Mais il préféra attendre quelques heures avant de révéler sa découverte.

Olivier, Benoît et “Victor Leister Barbichette” comme l'appelaient désormais ses neveux, quittèrent le café Florian et se dirigèrent vers la *Residenza* où ils souhaitaient s'abriter du soleil étouffant qui avait envahi la Cité des Doges.

Dino Pueyo se tenait à une bonne distance mais sans les perdre de vue. Quand ils regagnèrent la chambre du premier étage, il se présenta à la réception, sortit sa carte de service et interrogea la plantureuse “Mamma” tout enveloppée d'une odeur d'ail et de persil.

— Bonjour, Police, dit-il fermement. Un homme d'un certain âge accompagné de deux jeunes garçons sont arrivés à l'instant.

La “Mamma” s'essuya hâtivement les mains sur un tablier trop étroit pour elle, fronça les sourcils dès que le mot “police” fut prononcé et se mit à hacher ses phrases.

— La Police..., vous êtes de..., de..., la Police ! Qu'est-ce qui se passe... ? Je suis en règle.

— Calmez-vous, reprit Dino Pueyo, je veux juste avoir quelques renseignements sur les personnes qui viennent de monter.

—Oui, oui, dit la “Mamma” avec empressement. Je vous écoute.

— Quel est leur nom ?

— Attendez ?

Elle plongea des mains encore humides dans un vieux fichier en bois et expulsa un carton quadrillé sur lequel elle déchiffra :

— C'est le signore Victor Guiramand, c'est un Français de Marseille. Ma fille me dit qu'il ressemble à un Russe. Je ne sais pas. Les enfants, ça doit être ses fils, ils viennent tous les jours mais ils ne logent pas ici. Qu'est-ce qu'ils ont faits ?

— Rien de grave, c'est un peu spécial.

— C'est quoi, "un peu spécial", demanda la "Mamma" en agitant ses mains au nez de l'inspecteur.

— Je n'ai pas fini ! lança Dino Pueyo avec une pointe d'autorité dans la voix. Quand est-il arrivé le "monsieur d'un certain âge" ?

— Mardi dernier, ça fait deux nuits qu'il passe chez moi.

— D'autres personnes lui ont-ils rendu visite ?

— Non, monsieur, juste les enfants. Mais qu'est-ce qu'il a fait exactement ?

— Ecoutez moi, d'abord !, reprit-il fermement.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Vous allez garder la plus grande discrétion sur ma visite et ne pas changer votre comportement afin de ne pas éveiller les soupçons. Vous m'entendez ?

— Oui, monsieur.

— Au fait, vous avez ses papiers ?

La "Mamma" prise en défaut s'accrocha à son tablier et souleva sa lourde poitrine sur la banque de la réception comme pour gagner du temps. Puis répondit en baissant la voix.

— Non, heu...justement, heu..., il m'a dit qu'on..., qu'on lui avait volé son..., son..., sac. Je l'ai inscrit sans..., sans..., papiers en attendant qu'il fasse la..., la... déclaration au commissariat.

— Vous savez que c'est interdit.

— Oui..., heu..., oui..., répondit la "Mamma" toujours en bégayant, mais il m'a payé une semaine d'avance. Ils sont recherchés ? Regardez, les enfants redescendent.

Effectivement, Olivier et Benoît passèrent devant la réception sans remarquer l'homme qui était en train d'examiner un plan de la ville. Dès qu'ils franchirent le hall vitré, Dino Pueyo, avant de les suivre, dit avec empressement.

— Si le signore Guiramand décide de quitter l'hôtel, prévenez-nous aussitôt en téléphonant à ce numéro.

— Oui, monsieur.

La "Mamma" garda la bouche ouverte, avec dans la main, la carte sur laquelle elle pouvait lire : " Dino Pueyo. Inspecteur de Police. Venise. Téléphone : 24063."

### 3

Suivant les conseils de Victor, ses neveux devaient dîner à *l'Europa et Regina* afin “de se montrer un peu”, puis le rejoindre discrètement autour de 21 h.

Tout en les regardant marcher devant lui, Dino Pueyo se perdait en conjectures. Quelles obscures raisons avaient poussé un “respectable professeur français d'Histoire de l'art” à simuler une disparition, à falsifier son identité juste au moment où l'Italie connaissait une nouvelle affaire de trafic d'art. Les informations qu'il avait recueillies sur Victor Leister par l'intermédiaire de la police française, n'indiquaient rien de suspect sur son passé et ses activités dans le monde de l'art. Cependant, pensait-il, tout en ne perdant pas de vue les deux garçons : “nombreuses sont les personnes apparemment respectables, qui, à certaines occasions sont poussées à commettre des actes répréhensibles.”

Ces mots, lui remettaient en mémoire la figure jaunâtre d'un professeur de l'Ecole de Police à l'allure exagérément sévère et qui avait tendance à suspecter quiconque n'entrait pas dans une certaine normalité.

De surcroît, l'évidente complicité des neveux compliquait cette affaire. Soit ils acquiesçaient à cette mise en scène, soit ils avaient été transformés en de simples objets entre les mains d'un personnage peu scrupuleux. Quand il les vit s'engouffrer dans le hall de l'hôtel, chaleureusement salués par le portier, des rafales de questions occupaient son esprit, et l'une contrariait l'autre. Avant de regagner son bureau, il dit à haute voix en levant les yeux sur la façade blanche de *l'Europa e Regina* : “A moi d'éclaircir tous ces mystères.”

### 4

En attendant le retour des garçons, Victor décida d'aller déguster une pizza dans un restaurant tout proche de l'hôtel. Il n'avait pas vraiment faim mais comme il présumait que la soirée serait décisive, il préférait avoir le ventre garni avant de se rendre chez Luigi Fortelli.

A son retour, la “Mamma” se montra d'une extrême froideur. Habituellement, elle engageait volontiers la conversation dès qu'il pointait son nez à la réception : “Venise” ; “la peur des inondations” ; “la chaleur” ; “la vie chère” ; “la France” ; “Paris” (qu'elle avait toujours rêvé de visiter...) et “Marseille”, “Marseille-canaille” comme elle aimait à dire. Tous ces sujets faisaient l'objet de petites dialogues conventionnels qui tranquillisaient Victor car, à l'évidence, son maquillage et sa toute nouvelle identité n'éveillaient aucun soupçon. Mais ce soir, alors qu'il montait les escaliers, la “Mamma” lui envoya un regard sombre et sembla avaler des paroles qui l'étouffaient.

Quand, autour de 21 h, Olivier et Benoît rejoignirent *La Residenza*, Victor essaya de les dissuader de l'accompagner chez Luigi Fortelli. Mais les deux garçons utilisèrent tous les arguments à leur portée pour le faire renoncer à cette idée. Benoît, toujours prompt à la controverse, s'était même lancé dans une grande tirade que l'on pourrait résumer par sa dernière phrase : « Tu nous a engagés dans une histoire abracadabrante, maintenant que tu sembles toucher au but, tu ne vas pas nous exclure en disant "ça peut être dangereux." » Evidemment, Olivier avait soutenu cette argumentation en la développant avec ses mots. Au bout du compte Victor, sensible à l'énergie déployée par ses neveux, n'eut ni le courage, ni même la force de les écarter de cette rencontre.

Or toutes ces tractations ne prenaient pas en compte la découverte de Dino Pueyo. Aussi, quand on appliqua deux coups vigoureux sur la porte, suivis immédiatement du mot "police", proféré avec une certaine autorité, ils se regardèrent tout déconfits. Aussitôt, Victor leva une main en lançant : "Ne bougez pas, je vais voir !" puis se précipita à la porte et l'ouvrit d'un geste brusque. L'inspecteur, immédiatement reconnu par les deux garçons lâcha sur un ton faussement aimable : "Bonjour, signore Leister."

A l'écoute de son nom, une lueur d'effroi assombrit le regard de Victor. Malgré son âge, son expérience de la vie, sa connaissance de la nature humaine, il réalisa combien il était humiliant de se voir pris en défaut par un jeune inspecteur vénitien qui avait tout juste l'âge de ses étudiants de dernière année. Un jeu de regards croisés tissa autant de lignes de force entre les acteurs d'une scène où la tension et le silence présidaient.

Victor, le visage décomposé sous son maquillage, contractait ses globes oculaires devant cet homme aux traits réguliers qui avait bouleversé ses plans par la simple évocation de son nom. Benoît qui se tenait près de la fenêtre, lançait vers Dino Pueyo, un regard inquiet et suppliant. Et, loin derrière, Olivier, une main crispée sur la poche de sa chemisette, contemplait cette scène où passait une violence contenue. Seule, la douce sérénité du regard de l'inspecteur semblait capable d'atténuer la soudaine tension qui venait de s'installer. Nulle agressivité dans ces yeux mais plutôt la trace d'une sorte de soulagement. Au bout de quelques secondes, c'est Victor qui vint interrompre ce jeu de regards par un : "Entrez, Monsieur" qui détendit corps et souffles. L'inspecteur ferma délicatement la porte et s'appuya contre la poignée en laiton, seul élément brillant de cette chambre et dit sur un ton qui se voulait rassurant :

— Il faut que nous parlions, n'est-ce pas, les enfants ?

— Qui êtes-vous ?, demanda Victor tout en en connaissant la réponse.

— Inspecteur Dino Pueyo, de la police vénitienne, tout particulièrement chargé de l'enquête concernant la disparition d'un professeur français, en vacances à Venise...

— Je vais m'expliquer, reprit Victor d'une voix forcée, mais avant tout, je vous demande d'écarter Olivier et Benoît, mes neveux, de cette histoire. Ils n'ont rien à voir avec ce que j'ai entrepris.

— Ils n’ont peut-être “rien à voir” sur le fond, mais ils se sont bien gardés de me dire la vérité quand je les ai interrogés.

— Attendez, s’écria une voix.

Victor pivota aussitôt sur lui-même et ordonna avec une vigueur retrouvée :

— Benoît, tais-toi !

Olivier qui s’apprêtait à intervenir se ravisa et serra fermement l’épaule de son frère qui avait reculé vers le lit.

— Inutile de vous emporter, Monsieur Leister, je suis ici pour comprendre une mise en scène qui a alerté la police de deux pays et qui nous a fait perdre déjà beaucoup de temps.

— Bien sûr, bien sûr, répéta Victor en jetant des regards furtifs vers ses neveux qui s’étaient assis au bord du lit et le fixaient avec des visages empreints de gravité.

Victor commença à dérouler l’histoire qui le conduisit à simuler une disparition sous le regard attentif de l’inspecteur. Et sous la lumière un peu pâle diffusée par une applique en verre dépoli, Dino Pueyo ressemblait vaguement à un personnage entr’aperçu sur une toile de Giorgione.

Au bout de quelques minutes, les garçons perçurent un changement de ton dans la voix de Victor, elle se fit plus ferme quand il dit :

— “Mes soupçons se portent avant tout sur *l’Academia* et en particulier sur son personnel. Je ne pourrais pas l’affirmer avec certitude, mais je suis persuadé que Luigi Fortelli, le conservateur, est en mesure de nous donner des indices capables de nous conduire aux auteurs de ces substitutions.

— Qu’est-ce qu’il vous fait penser cela, demanda l’inspecteur ?

— Luigi Fortelli est le meilleur conservateur de musée de toute l’Italie, il connaît parfaitement les œuvres de *l’Academia*, si des faux étaient accrochés dans ses salles, ils ne pourraient échapper à sa perspicacité.

— Et les vols, surenchérit Dino Pueyo ?

A cette question, Victor dessina un mouvement de recul tout en levant ses yeux au plafond.

— En ce qui concerne ces vols, je dois avouer que je suis dans le brouillard...

Soudain, Benoît qui ne pouvait plus garder le silence, dit :

— Pourquoi tu ne dis pas à l’inspecteur ce que nous projetions de faire ce soir ?

— Tais-toi, Benoît !, s’exclama Olivier, hors de lui.

— Calme-toi, j’allais y venir, précisa Victor en esquissant un sourire affectueux devant l’emportement de son neveu.

Dino Pueyo qui ne perdait rien de la scène eut un regard amusé vers les garçons qui à présent, se tournaient le dos.

— Inspecteur, reprit Victor pour le rappeler à son attention, j’avais projeté de rendre visite à mon ami Luigi Fortelli, et, ce soir précisément.

— Et avec nous, précisa Benoît.

— Oui, oui, avec vous, confirma Victor comme pour les rassurer une nouvelle fois.

— Ne changez rien à vos plans, dit l'inspecteur, c'est exactement ce que je ferais à votre place. En vous écoutant depuis le début, j'en viens à partager votre opinion. Le conservateur de *l'Academia* dispose sûrement d'informations précieuses. Aussi, je vous accompagnerai.

Cette dernière phrase provoqua aussitôt la stupéfaction dans le regard de Victor. Déjà, il était embarrassé par cette démarche, mais si de surcroît, il arrivait en pleine nuit chez son vieil ami, accompagné d'un inspecteur de police, comme prendrait-il la chose ? Un silence lourd s'installa aussitôt et il fallut une expiration bruyante d'Olivier pour forcer Victor à continuer.

— Vous m'embarrassez beaucoup, monsieur, dit-il dans un souffle.

— Je comprends, mais cette affaire concerne avant tout la police italienne, donc me concerne, monsieur Leister.

— Je comptais lui rendre une simple visite de courtoisie et non pas le soumettre à un interrogatoire, répliqua Victor amèrement.

Dino Pueyo considéra un instant ce professeur français encore affublé de sa barbe postiche et de ses lunettes cerclées, et lui déclara sur le ton d'une confiance, comme s'il craignait d'être entendu :

— Rien ne vous empêche, Monsieur Leister, de me faire passer pour un lointain neveu d'Italie ou pour l'un de vos étudiants... Choisissez ce qui est le plus défendable... En considérant vos capacités de metteur en scène, je suis certain que vous n'aurez pas de mal à vous montrer persuasif.

Cette soudaine complicité eut le mérite d'atténuer la tension qui planait dans la pièce depuis l'arrivée de l'inspecteur. Cependant, Victor se sentit obligé de ne pas sembler admettre cette injonction avec précipitation.

— Vous me déconcertez ...

Jouant le jeu, l'inspecteur répondit :

— Au stade où nous sommes, je crois que vous n'avez plus le choix.

Cette idée semblait si évidente aux oreilles de Victor qu'il acquiesça par un bruit de fond de gorge.

— A quelle heure comptiez-vous aller à *l'Academia*.

— Maintenant, répondit Victor.

— Je suis donc arrivé à temps...

Ces mots restèrent sans réponse.

Victor se présenta immédiatement devant le miroir accroché au dessus du lavabo et commença par retirer ses lunettes puis décolla la barbe postiche qui laissa sur ses joues une matière brillante. Il passa un gant mouillé sur son visage et ordonna les mèches grisonnantes

qui s'étaient emmêlées. Olivier et Benoît assistaient à l'opération, quelque peu éberlués de retrouver le visage de leur oncle qu'il avait perdu depuis l'invention de sa disparition. De sa place, Dino Pueyo portait un regard amusé vers ce comédien occasionnel qui avait tant fait parler de lui dans la presse. Juste avant de rétablir le col de sa chemise, Victor lui demanda :

— Inspecteur, une question me brûle la langue depuis que vous êtes entré ici : comment m'avez-vous découvert ?

L'inspecteur lui répondit sur un ton discrètement ironique :

— Monsieur Leister, quand on décide de disparaître, on ne s'affiche pas avec ses neveux et en plein jour à la terrasse du café le plus connu de Venise...

Sur ces mots qui n'appelaient aucun commentaire, ils quittèrent *La Residenza* sous les yeux ahuris de la "Mamma" qui reconnut le "signore Guiramand" par ses vêtements mais sans sa barbe et ses lunettes de russe...

## 5

C'est dans un grand silence qu'ils marchèrent vers *l'Academia*. En traversant la Place Saint-Marc, ils croisèrent des couples d'amoureux, les yeux dans les yeux, des cohortes de touristes encore vaillants, mêlés à des familles vénitiennes qui s'étaient déversées sur ce lieu magique en essayant de capter un peu de la fraîcheur du soir après la chaleur accablante qui avait écrasé Venise toute la journée. Une sorte d'insouciance planait dans l'air et s'opposait à la gravité qui s'était emparé de ce père accompagné de ses trois fils...

Quand il arrivèrent devant la porte de l'appartement privé de *l'Academia*, chacun retenait son souffle. C'est Silvana Fortelli qui ouvrit mais, devant le visage de l'homme partout recherché, elle lui claqua aussitôt la porte au nez. On entendit dans le couloir des bruits de pas, des voix et enfin, la porte s'ouvrit à nouveau. Luigi Fortelli présentait un visage impassible devant Victor et sa petite tribu puis il dit avec une vague lassitude dans la voix :

— Je vous attendais, Monsieur Leister... Tôt ou tard, je m'attendais à votre visite...

Victor qui n'avait pas vu son ami depuis l'hiver dernier et ne l'avait même pas appelé au téléphone depuis son arrivée à Venise, dévisageait un homme courbé qui semblait avoir vieilli prématurément. Il le considéra quelques instants puis, après ce bref silence, lui dit tout bas en forme d'excuse :

— Je me suis permis de venir avec mes neveux...

— J'aurais préféré vous voir seul, mais entrez tout de même, je vous en prie.

Alors qu'ils s'engouffraient dans le hall partiellement éclairé, Luigi Fortelli précisa.

— Attendez-moi un instant au salon, je vais voir ce que fait ma fille, je crois qu'elle s'est enfermée dans mon bureau.

Il disparut quelques minutes, puis ressortit chercher un verre d'eau. On entendit quelques phrases en italien, puis le silence se fit quand le conservateur regagna le salon. Les quatre étaient figés et tendus, et même Dino Pueyo que l'on aurait pu croire habitué à ce type de situation, ne paraissait pas vraiment à l'aise. Le vieux conservateur dit d'emblée :

— Vous voulez voir *La Tempête*, je suppose, Monsieur Leister?

Surpris par la promptitude de cette question, Victor ne put répondre tout de suite, il imposa un silence interrogateur qui semblait aller bien au-delà de cette question.

— Oui, reprit Fortelli *La Tempête*, de Giorgione est ici, dans ce meuble. *La Tempête*, de Luigi Fortelli est en ce moment accrochée dans la salle V de *L'Academia*.

En prononçant ces paroles, il ouvrit un buffet étroit où le tableau était accroché, mais sans son cadre. Victor contempla l'œuvre puis tourna ses yeux vers le vieil homme qui reprit.

— Eh bien, depuis quelques mois, depuis cet hiver, notamment, le tableau authentique est caché dans mon bureau et, à la place, je propose une copie. Une copie que vous avez su reconnaître.

Dans un souffle d'indignation, Victor lui demanda :

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas...? Vous, conservateur de *L'Academia*, garant de chefs-d'œuvre que le monde entier vous envie, vous vous amusez à une telle substitution. Expliquez-vous...

Malgré l'accablement du vieil homme, Victor ne put s'empêcher de continuer.

— Ce n'est pas pour le vendre, au moins ? Ce tableau est trop connu pour trouver acheteur !

— Non, non, s'empressa de répondre Fortelli, douloureusement. C'est une histoire compliquée. C'est pour ma fille, pour ma fille... Pour la sauver...

— Expliquez-vous !

En verbalisant cette injonction, Victor tourna furtivement son regard vers l'inspecteur qui se tenait à la droite des deux garçons. Et là, pendant l'espace d'un instant, il lui apparut étrangement jeune. Luigi Fortelli continua.

— Silvana, ma fille, qui est enfermée à côté, a perdu la tête depuis le décès de mon épouse. Plusieurs fois, je dus la retenir de lacérer des œuvres du musée. Et notamment, *La Tempête*. Elle voulait s'en prendre à ce tableau en particulier, l'accusant "de malheur", comme elle dit. Ma pauvre femme, juste avant d'expirer, a prononcé le nom de ce tableau. Après, et je ne sais pour quelle raison, Silvana se persuada que ce "tableau maléfique" avait tué sa mère. Et pour le préserver, j'ai dû réaliser moi-même une copie afin de le protéger contre ses soudaines fureurs. Mais...

— Mais quoi ?, demanda Victor, avec délicatesse.

Les deux garçons retenaient leur souffle. Des gouttes de sueur perlaient sur le front du vieil homme puis il se remit à parler, en évitant d'affronter le regard de Victor.

— Il y a les autres tableaux..., toutes les autres copies que j'ai dû réaliser pour protéger des chefs-d'œuvre de mon musée.

— Expliquez-vous !, insista Victor, de plus en plus intrigué.

— Silvana, voulait s'en prendre aussi à d'autres tableaux. Je n'acceptais pas l'idée de la voir enfermée, alors, le soir pendant qu'elle dormait, je décrochais une œuvre du musée dont elle m'avait parlé, craignant qu'elle ne la détériore un jour et je la copiais.

— C'est comme ça que la police a retrouvé deux faux sur les quatre Bellini, quand le musée a été victime du vol, expliqua Dino Pueyo, d'un ton sûr.

— Oui, c'est ça... Vous avez compris, jeune homme. Ces voleurs ont opéré le soir où j'ai oublié de rebrancher le système électronique de surveillance. Un pur hasard... Et tout le monde a cru que les voleurs étaient arrivés à réaliser ces faux en quelques jours, alors que vous le savez bien..., ça demande beaucoup de temps..., et une grande technique aussi...

A peine surpris par cette explication et dans un souffle de soulagement, Victor lui confia tout bas, comme pour le ménager :

— Vous avez joué avec le feu, monsieur Fortelli.

— Je sais..., je sais..., dit-il péniblement, mais maintenant tout ça est fini... Je quitte *L'Academia* et ma fille entre, la semaine prochaine, dans une maison spécialisée pour y être soignée...

Après ces mots, ce vieil homme s'effondra sur un fauteuil, les yeux embués de larmes. Et il lui fallut réunir tout ce qui lui restait de force pour continuer.

— J'ai perdu ma femme, je ne voulais pas prendre le risque de perdre ma fille. Mais à présent, je ne peux plus reculer...

Il prononça ces derniers mots avec l'accablement d'un homme au bout du rouleau.

— Monsieur Fortelli, souffla Victor avec beaucoup de précaution, reprenez-vous un peu et expliquez-moi..., c'est bien vous qui avez fouillé ma chambre, la veille de ma disparition ?

— Oui..., oui... vous m'aviez dit que vous prépariez un livre sur Giorgione. Aussi, j'avais pris la décision d'accrocher le vrai tableau, le temps de votre séjour à Venise, mais vous avez visité *L'Academia*, plus tôt que prévu. Et je savais que votre œil était assez exercé pour reconnaître une fausse *Tempête* d'une vraie. J'ai fouillé votre chambre et, quand j'ai lu votre chapitre intitulé : "Une découverte stupéfiante", j'ai immédiatement pensé que vos soupçons se porteraient sur le personnel du musée et sur moi, en particulier .

— Vous avez bien pensé, acquiesça Victor.

Après un moment d'hésitation, le conservateur demanda.

— Puis-je vous poser une question, monsieur Leister?

— Je vous en prie...

— Qui vous a enlevé ?

— Mais personne, Monsieur Fortelli, personne. Ma disparition était une mise en scène destinée à brouiller les pistes. Et notamment de vous forcer à accrocher de nouveau la fausse *Tempête*. Une façon de détourner votre attention...

— Effectivement, dit, songeur, le vieux Fortelli, je ne comprenais plus ce qui se passait quand j'ai appris votre disparition. Je me suis empressé d'accrocher à nouveau la copie, car ma fille se montrait menaçante.

Le vieux conservateur avala sa salive puis reprit timidement.

— Puis-je vous poser une autre question, monsieur Leister. Avez-vous parlé de tout ça à la Police ?

A cette question, Victor se tourna vers Dino Pueyo qui lui fit signe de continuer. Soulagé, Victor replongea ses yeux vers le vieil homme et le rassura.

— Ce n'est nullement mon intention. Par votre attitude, vous avez en quelque sorte préservé des chefs-d'œuvre dont vous aviez la charge. Nous sommes entre nous et vous pouvez compter sur la discrétion de mes neveux.

Devant cet argument, Olivier et Benoît jetèrent un regard complice vers l'inspecteur qui émit un sourire de connivence en caressant sa lèvre inférieure.

Puis le vieil homme dit tristement, dans un souffle d'extrême lassitude :

— La semaine prochaine, ma fille entrera dans un établissement spécialisé. Je ne peux plus attendre. *La Tempête* comme les autres œuvres retrouveront leur place dans les galeries du musée.

Victor serra chaleureusement la main de son vieil ami, puis tous les quatre se retirèrent délicatement avec, en tête, le souvenir du regard effaré de la jeune fille qui leur ouvrit la porte avant d'aller se cacher.

## 6

Les deux garçons et Victor remercièrent vivement Dino Pueyo pour la discrétion et la compréhension dont il fit preuve. En écoutant ces paroles, celui-ci leur jeta un regard amusé car ce professeur français lui avait donné l'occasion de participer à une affaire pour le moins étonnante.

Luigi Fortelli ne fut en rien inquiet. Comme il l'avait précisé, il quitta peu après la direction du musée et prit une retraite anticipée au moment même où Silvana fut accueillie dans un "établissement spécialisé" de la banlieue romaine.

Les chefs-d'œuvre authentiques de *L'Academia* reprirent leur place sur les murs des galeries et les faux réalisés par Fortelli furent soigneusement rangés dans les caves de l'Hôtel de Police de Venise où ils dorment toujours.

## 7

Le lendemain de cette explication, Victor réapparut officiellement avec la complicité de la police. La presse italienne, et même des correspondants de la presse française le harcelèrent de questions pour trouver une explication à sa disparition. Il prétextait avec la plus ferme des convictions une escapade secrète avec une belle italienne.

Victor, Olivier et Benoît restèrent quelques jours encore à Venise, à faire les "fous" dans cette ville étonnante. Après tout ce qu'ils venaient de vivre, les deux garçons croyaient continuer un rêve en compagnie de cet "oncle farfelu".

L'année suivante, l'ouvrage de Victor sur Giorgione fut publié sans le chapitre : "Une découverte stupéfiante" et connut un grand succès. Un exemplaire fut même envoyé à Dino Pueyo avec cette dédicace : "A mon neveu d'Italie" Evidemment, ce nouveau livre prit place dans la bibliothèque de *Wanderley*. Et Richard Leister, continuait toujours de parler de son frère, sans le lire, surtout depuis son passage à la télévision. Il répétait encore à qui voulait l'entendre : " Victor Leister, c'est mon frère !"

## 8

Quelques années plus tard, après que des milliers d'amateurs eurent visité *l'Academia*, pour voir ce fameux tableau, un autre livre parut. Benoît qui était travaillé par le démon de l'écriture, rédigea un roman intitulé "La Tempête de Giorgione". Il était destiné à une collection d'ouvrages pour la jeunesse. Ce roman racontait l'histoire d'une substitution, d'une disparition et de deux garçons qui séjournaient à Venise pour la première fois en compagnie d'un oncle quelque peu insolite...

Depuis cette publication, bien des enfants qui visitent Venise, traînent en toute hâte leurs parents à la salle V de *l'Academia*, pour voir avant tout un tableau, un seul, *La Tempête de Giorgione*.

FIN

